

16

*à Monsieur Brutails*  
*Membre de l'Institut*  
**REVUE**  
*Tirage de présidence*  
*A. Cuny*

DES

# ÉTUDES GRECQUES

PUBLICATION TRIMESTRIELLE

DE L'ASSOCIATION POUR L'ENCOURAGEMENT DES ÉTUDES GRECQUES

(Reconnue établissement d'utilité publique par décret du 7 juillet 1869)

LEGS  
Auguste BRUTAIS  
1859-1926

TOME XXXIV, N° 157, AVRIL-JUIN 1921

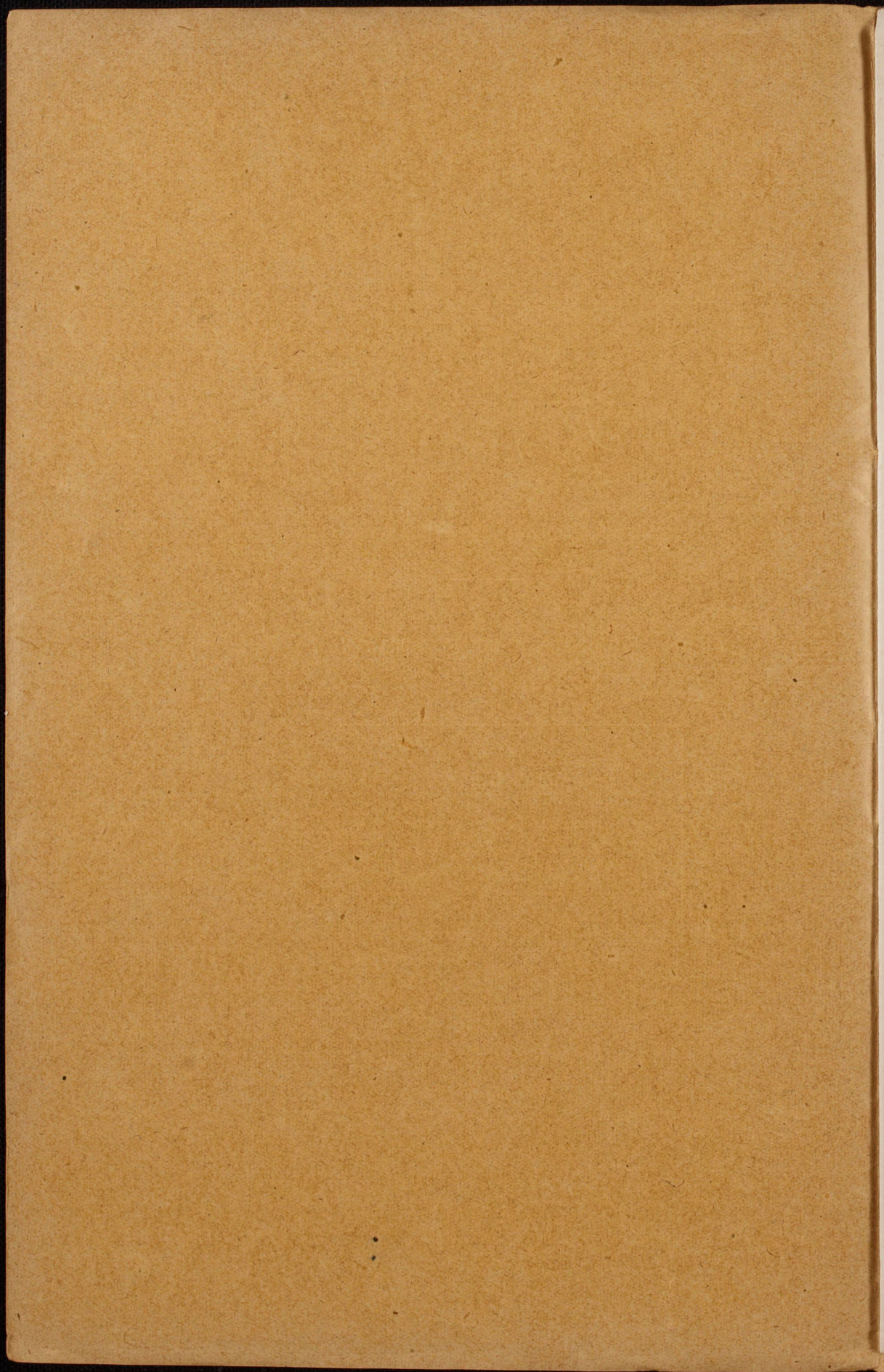
A. CUNY  
  
LE NOM DES « IONIENS »

PARIS

ÉDITIONS ERNEST LEROUX

28, RUE BONAPARTE, VI<sup>e</sup>

BOND  
12819





## LE NOM DES « IONIENS »



L'ethnique Ἴων, etc., plur. Ἴωνες, etc., n'est pas plus régulier au point de vue de l'évolution de son initiale qu'au point de vue de son accentuation, si du moins on lui donne comme prototype grec commun \**yawōn*, etc., plur. \**yawon-es*, etc., soit un thème \**yawon-*. Avec cette forme de thème, en effet, il est impossible d'expliquer que le *y* initial n'ait pas, suivant la règle constante, abouti au simple souffle sourd *h* (esprit rude), d'où l'esprit doux dans les dialectes à psilose. En d'autres termes, si l'on part d'un nom sing. \**yawōn* (d'origine indo-européenne) on est en droit d'attendre \*Ἴων dans les dialectes à contraction, \*Ἄων dans les parlers qui ne contractent pas et sont atteints par la psilose; c'est ainsi qu'on a par exemple : ὅς « qui », scr. *yāh* « qui »; ἦπαρ « foie », zd. *yākarə*, cf. scr. *yākr̥t*, lat. *iecur*; ἦξ « j'ai lancé, envoyé », lat. *iēcī*; etc., etc... Ἴων serait le seul exemple du traitement ἰ de *y* initial et ne peut naturellement être admis. Il y a bien un moyen, assez artificiel il est vrai, de tourner la difficulté, c'est de poser, à la base de Ἴων, non pas un thème \**yawon-*, mais un thème \**iyawon-*. Ce dernier toutefois, pas plus au reste que \**yawon-*, ne trouverait d'appui dans aucune autre langue indo-européenne et, pas plus que lui, ne faciliterait la solution de la seconde difficulté, celle que constitue la place du ton sur l'*i* initial.

La forme dialectale Ἰάωνες (Ἰάωνες avec allongement rythmique) est, il est vrai, régulière au point de vue de l'accentuation, telle du moins que la pratiquent les dialectes littéraires. En



revanche il est impossible de nier que la forme contracte Ἴωνες, qui lui répond bien pour l'ensemble des voyelles et des consonnes, est en contradiction avec elle pour ce qui est du ton et semble postuler un ancien \*Ἰα(φ)ονες avec le ton sur la première des quatre syllabes, ton maintenu jusqu'après la contraction de *ao* en *ω*, chose tout à fait inouïe en grec. De son côté Ἰάονες, et de même le nom sing. Ἰάων, le gén. sing. Ἰάονος, etc., ne pouvaient et ne devaient aboutir, qu'à \*Ἰῶνες, \*Ἰῶν, \*Ἰῶνος, etc., cf. p. ex. τιμάοντες > τιμῶντες, τιμάων > τιμῶν, τιμάοντος > τιμῶντος, etc.. Dans tout l'ensemble de la déclinaison du mot il n'y a qu'un seul cas qui, au point de vue de l'accentuation, puisse passer pour régulier, c'est le vocatif singulier Ἴων qui, lui, peut provenir légitimement de voc. sing. \*Ἰαφον débutant par un *i* voyelle détenteur du ton, soit donc \*iyawon. Le nominatif singulier Ἴων (au lieu de \*Ἰῶν) peut en être analogique (cf. κύων à côté de voc. κύον malgré scr. *čvā*, lituan. *szūō*, etc.), et l'analogie, gagnant de proche en proche, peut avoir imposé le ton sur l'initiale à toute la déclinaison (dans les dialectes où se faisait la contraction) : Ἴωνες au lieu de \*Ἰῶνες, Ἴωνος au lieu de \*Ἰῶνος, etc.

Par ailleurs, l'hypothèse d'un thème \*iyawon- (d'origine indo-européenne) signalée plus haut comme devant être écartée, doit l'être, non seulement pour la raison fournie, mais parce que personne en outre n'a jamais douté de l'identité foncière du hème \*ιαφον-, \*ιαον- et de l'ethnique qui, en graphie hébraïque, est *yāwān* (assy. *yawanu*, etc.). Toutefois on laisse volontiers entendre que le nom indigène des Grecs d'Asie-Mineure, dès leur immigration dans ces contrées, était le \*yawan que représentent les dénominations sémitiques rappelées, et qu'il était indo-européen d'origine. Or, il est certain que la proposition ainsi formulée n'est pas admissible et qu'une hypothèse différente est la seule recevable. Sans vouloir trancher la question de savoir si les descendants de Japhet, Javan en particulier, (*Genèse*, chap. x, versets 2-5), sont bien des Indo-européens comme on l'a presque toujours cru, peut-être à tort, il sera

sans doute permis de faire remarquer que \**yawan* (hébr. *yāwān*, etc.), est avant tout, à l'origine, un terme d'ethnographie asianique emprunté par les Grecs de langue indo-européenne dès le début de leur extension coloniale à l'Orient (1), peut-être même un peu avant.

C'est l'emprunt de \**yawan* par des parlars grecs qui seul rend bien compte de l'ι, voyelle et formant une syllabe indépendante, à l'initiale de Ἴων, Ἴωνες, etc. Lors de cet emprunt, le *y* de \**yawan* a été simplement transformé en voyelle (2) parce que, dès cette époque, le *y* de tous les mots qui débutaient par cette consonne en indo-européen était déjà fortement altéré en grec, sinon réduit à n'être plus qu'un souffle sourd (*h* ou esprit rude). Dans la *Revue des Études Anciennes* (1911, p. 164, note 4) on a déjà eu l'occasion de noter que si, d'après l'opinion de MM. A. Meillet et E. Meyer (*MSL.*, t. XV, pp. 161, suivantes et *Geschichte des Altertums* [1909], p. 627), le nom grec de plante ἰάκινθος (lat. *uaccinium*) est emprunté d'un préhellénique \**wak-inT-*, et si le nom du Ἰάκιδαιος de Crète et d'Élide est identique au *Yardēn* (Jourdain) de Palestine, dans l'un et l'autre cas, le *w-* et le *y-* de l'initiale, véritables consonnes à l'origine, ont été transformés en voyelles *u* et *i* dans les adaptations grecques correspondantes. Il est possible d'ajouter maintenant un nouvel

(1) Et recueilli d'autre part par la tradition hébraïque la plus ancienne (sans doute par l'intermédiaire des Égyptiens).

(2) Une solution différente (de celle qui transformait *y* en *i*) consistait à supprimer purement et simplement (ou, ce qui revient à peu près au même, à changer en esprit doux) le *y* initial désormais inexistant dans les parlars grecs. C'est cette solution qui a prévalu dans le nom des Ἴωνες (peuple de Béotie). Ce nom peut provenir directement de \**awones* équivalent d'un \**yawones* qui n'a jamais existé en grec proprement dit, mais adaptation (par chute de *y* et substitution de *o* à *a* dans la seconde syllabe) du même \**yawan* qui était à la base du ἰῶωνες (étudié plus haut. Il est à noter que ceci suppose que le peuple de \**yawan*, dès avant l'arrivée des Grecs indo-européens, était établi dans ce qui fut plus tard l'Ionie d'Asie-Mineure, mais aussi sur le continent grec. La chose est possible, car un livre de peu postérieur à la *Genèse*, le *Deutéronome*, applique le terme de *yāwān* à la Grèce propre (en 3 passages : chap. VIII, v. 21, chap. X, v. 20 et chap. XI, v. 2). — Comme les Grecs de langue indo-européenne ont d'abord envahi la Grèce continentale et plus tard seulement les îles et l'Asie, on pourrait voir dans le traitement de Ἴωνες et de Ἰάκιδαιος une question de chronologie, mais la façon de voir exposée la première paraît la plus vraisemblable.

exemple aux deux précités, c'est celui de Ἰαπετός. Comme pour Ἰων, *Yāwān*, personne ne met en doute l'identité foncière de ce Ἰαπετός et du *Yēphēth* « Japhet » de la tradition hébraïque (*Genèse*, chap. x, verset 2). Abstraction faite de la spirantisation qui passe pour être spéciale à l'hébreu ou même à l'araméen, ce nom équivalait à \**yēp<sup>h</sup>ēth* (ou plus simplement à \**yēpēt* puisque la majorité des savants n'admet pas encore que les sourdes sémitiques aient été dès l'origine des soufflées, autrement dit des aspirées). Par ailleurs, il est évident que l'emprunt s'est effectué dans le même sens que \*Ἰαφον-, *yāwān*, c'est-à-dire que le terme a été pris par les Grecs d'une part et par les Hébreux de l'autre (directement ou non) à une source anatolienne. Il est sûr que l'emprunt de Ἰαπετός est très ancien en grec, car c'est le premier système de transcription des consonnes, celui dans lequel *p* est rendu par π (et non par φ comme à l'époque alexandrine), qui y est appliqué, cela malgré l'aspiration de *p* (soit *p<sup>h</sup>*) ou même sa spirantisation (soit *f*), phénomène dont l'un ou l'autre (certains emprunts cananéens en vieil égyptien le montrent) doit être très ancien. Pour la dentale, même régularité : étant donné le θ de *Yēphēth*, on attend en effet Ἰαπετός. En tout cas, on voit que le *y* du prototype asiatique de *Yēphēth* a été traité en voyelle comme celui de *Yardēn* Ἰάρδανος.

Le fait de l'emprunt explique en outre l'accentuation du vocatif Ἰα(φ)ων > Ἰων (d'où, par analogie, le nominatif Ἰων, etc...). Plutôt que de voir dans ce vocatif un recul du ton analogue p. ex. à celui de ἀδελφε (contre ἀδελφός, ἀδελφοῦ, etc...), si l'on réfléchit que dans les anciens emprunts de source préhellénique le ton est toujours le plus près possible de l'initiale du mot (sinon sur l'initiale elle-même), ainsi : ὑάκινθος, ἀσάμινθος, τερέβινθος, etc.. (v. *Revue des études anciennes*, t. XII, pp. 154-164), ajouter encore τύραννος sûrement asiatique d'après M. G. Radet (*Lydie*, p. 146), on reconnaîtra que ce n'est pas un hasard si, dans le thème \*Ἰαφον-, Ἰων-, le ton repose autant qu'il lui est possible sur l'initiale (on a vu que cette possibilité

n'est légitimement réalisée qu'au vocalif singulier) et que cette règle doit sans doute être mise en rapport avec le recul général du ton en éolien de Lesbos : θῶρος au lieu de θῶρός, etc... Le dernier fait est inexpliqué jusqu'ici : il serait dû à l'influence du substrat asianique de l'éolien d'Asie-Mineure (immigré dans ces parages avant les parlers ioniens eux-mêmes, ayant en conséquence reçu plus qu'eux l'empreinte des langues parlées antérieurement au-delà de l'Egée).

Des difficultés relatives à Ἴων, Ἴωνος, etc... aucune donc ne subsiste (1) si l'on admet que le grec préhistorique \*iyawon- (\*iaFon-) a été puisé à la même source que l'hébr. *yāwān* (ass. *yawanu*, etc...), c.-à-d. qu'il est l'adaptation d'un asianique \*yawan. Mais on ne peut en dire autant des autres mots qui se groupent nécessairement avec Ἴων pour le sens et pour l'étymologie. De toutes ces formes la plus embarrassante est le féminin Ἴς, Ἴδος, etc... « Ionienne; le dialecte ionien ».

Pour en rendre compte on pourrait supposer que, dès son hellénisation, \*iaFon- s'était vu, par analogie des thèmes en -n- hérités de l'indo-européen, attribuer un degré zéro du thème, soit \*iyawn-, c.-à-d. \*iaFa- en grec commun, que sur ce \*iaFa- on avait bâti un féminin du type δένας, δέκαδος (thème \*dek<sub>1</sub> m-d-, gr. comm. δέκαδ-) et que de ce thème on avait le nom. sing. \*ia(F)ας, le gén. \*ia(F)αδος, etc., d'où, par chute du F suivie de contraction, Ἴς, etc... Mais ce qu'on ne s'explique pas du tout, même au prix de toutes ces concessions, c'est qu'on ait Ἴς, Ἴδος, etc., avec α bref, malgré la fusion (qu'il faudrait nécessairement admettre dans cette hypothèse) des deux α, savoir celui qui provient de a en syllabe initiale et celui qui proviendrait de n voyelle en syllabe intérieure. L'oxytonaison serait admissible même en cas de longue finale (cf. acc. plur. κεφαλάς, etc.) mais la brièveté de l'α de Ἴς ne l'est pas dans cette hypothèse et pourtant elle est démontrée par Ἴδος, etc., (non \*Ἴδος, etc.). A moins donc de supposer — ce qui serait un parti

(1) On verra plus bas que l'o de \*iaFon- lui-même — on attendrait \*iaFon — trouve son explication.

désespéré — une mutilation argotique de 'Ιξ-ων en \*'Iz d'où, directement, un thème *iz-δ-* avec le seul *-δ-* du féminin, il faut admettre l'existence, dans l'idiome originaire, à côté de \**yawan*, d'un équivalent plus court \**ya*, parvenu comme \**yawan* à la connaissance des Grecs immigrés et dont leurs parlers n'ont pas à rendre compte. Ici malheureusement, la tradition hébraïque ne nous fournit pas, comme pour \**yawan*, l'attestation, même indirecte, de ce \**ya*. En revanche les assyriologues savent depuis longtemps que, dans la partie ionienne (au nord) de Cypre, il y avait un pays de Ya', v. Fr. Lenormant, *Origines de l'histoire*, III, p. 85.

Il ne servirait de rien de faire remarquer que, dans la tradition juive, le nom du fils, *Yāwān*, et le nom du père, *Yēphēth* commencent tous deux par le même élément \**ya* (asian. \**yawan* et \**yapt-u*). On n'aurait en effet pas le droit d'en conclure que, dans l'idiome originaire, on pouvait employer \**ya* tout court soit pour l'un, soit pour l'autre de ces noms (1).

Si l'on considère, en revanche, qu'une expression de Joël (chap. IV, verset 6) savoir *b'ne hay-yēwānīm* littéral. « filii Iauanorum », employée pour désigner « les peuples de pirates de l'Asie-Mineure », a des chances, malgré son attestation tardive, d'être plus conforme à la façon originaire de dénommer ces peuples, tandis que le *Yāwān* de la *Genèse* en a été abstrait et employé figurativement au singulier sur le modèle de 'Aššūr « l'Assyrie, les Assyriens », (singulier par la forme), etc..., si l'on tient compte, en sens inverse, de *rodānīm* (ou *doḏānīm*, *Genèse*, chap. X, verset 4), autre peuple descendant de Japhet (cf. 'Ρόδος ou Δωδώνη), on accordera sans doute que *-yēwānīm* (et par contre-coup, *yāwān*) est analysable en \**yawan*+*īm* (et \**yaw*+*an*-), *-īm* étant l'indice ordinaire du pluriel

(1) Toutefois, comme *Yāwān* est, avec Gomer, le plus en vue des descendants de Japhet (ce sont les seuls dont l'auteur de la *Genèse* énumère les fils) et qu'il l'est même plus que lui (trois fils seulement sont attribués à Gomer, quatre à *Yāwān*), il est possible que \**ya* (\**yaw* sous sa forme plus complète, v. ci-dessous) ait été une sorte d'hypocoristique de \**yapt-u*, soit une forme abrégée fournissant le nom du plus généralement connu de ses descendants.



hébreu surajouté comme dans l'hébréo-philistin *s<sup>e</sup>ran-īm* « rois » (des 5 principales villes des Philistins, cf. gr. [asian.] τύραννος) à l'élément formatif *-an-* qui parachevait les noms de certaines classes d'hommes et de peuples dans les langues asianiques (1).

Ceci revient à dire que le nom de l'ancêtre éponyme des Préioniens (Ioniens non encore hellénisés), autrement dit des *Y<sup>e</sup>wānīm* (2), était d'abord simplement \**Yaw*, d'où, par une dérivation identique à celle de *rod-ānīm* (*doδ-ānīm*) et par emploi figuré du singulier de cette formation au sens collectif, le *Yāwān* de la *Genèse*. Mais \**Yaw*, lui non plus, ne rend pas parfaitement compte de Ἰᾶς, Ἰάδος. En effet, si c'est bien cette forme qui eût été empruntée, de deux choses l'une, ou le *-δ-* du féminin lui eût été ajouté directement, et nous aurions \*ἰαύς, \*ἰαῦδος, ou, comme il arrive souvent en grec, l'élément formatif du féminin étant déjà *-αδ-* (3), nous retomberions dans les mêmes embarras que précédemment : il faudrait \*ἰᾶς (avec *α* long et non Ἰᾶς avec *α* bref, cf. Ἰάδος etc.), car un ancien \*ἰαϜ-ας ne pouvait aboutir qu'à \*ἰᾶς (quantité *υ-*) après chute de *Ϝ* et contraction des deux *α*.

Heureusement, nous savons aujourd'hui que, si les idiomes asianiques ne sont apparentés que d'assez loin à l'ensemble du sémitique, ils le sont de plus près au chamitique ancien représenté pour nous par le vieil égyptien. Or, en vieil égyptien (v. A. Erman, *Æg. Gr<sup>2</sup>*, p. 49, § 106 et J. Lesquier, *Gr. égypt.*, p. 7) il existe pour les *substantifs masculins singuliers*, en particulier pour les noms qui désignent des hommes et pour les noms propres de dieux (p. ex. *š-m-š-w* « (le) suivant », etc., *m-n-w* « (le dieu) Min », etc.) un élément formatif *-w*, qui n'est

(1) Lors de l'emprunt, cet élément ne pouvait manquer d'être identifié au suffixe *-on-* qui forme également en indo-européen des noms d'hommes et des noms de peuples (cf. p. ex. Στραβίων (στραβός), lat. *Calō* (*catus*), etc., gr. Κίον-ες (peuple de Thrace), etc., gaul. *Teut-ōn-es*, etc., germ. anc. Σᾶξ-ov-εις, etc... C'est ce qui explique que'en grec nous ayons ἰαϜον, ἰαον et non ἰαϜον, ἰαον que ferait attendre l'hébr. *yāwān*.

(2) Ci-dessus, p. 160.

(3) Par extension analogique.

pas toujours noté dans la graphie, qui est plus fréquent dans les vieux textes des Pyramides et qui est au contraire déjà complètement tombé à la date du Nouvel Empire (après 1100 avant notre ère).

Il suffira donc d'admettre que l'ancien nom propre \**Yaw* (supposé par le dérivé \**Yaw-an*, hébr. *Yāwān*, etc., et formé comme les mots égyptiens cités plus haut), avait déjà perdu son *w* final (tandis que \**Yawan* gardait encore son *-w-* intérieur) à l'époque où des Grecs abordèrent dans ce qui devait être l'« Ionie ». A cette époque, si l'on en juge par la tradition hébraïque et par les conclusions qu'on doit tirer du grec, \**Yawan* et \**Ya* étaient également bien employés comme nom de l'ancêtre éponyme des populations indigènes. \**Ya* emprunté sous la forme \**Ἰα* (1) (avec  $\alpha$  bref) explique directement le féminin *Ἰα-δ-* (gén. *Ἰαδος*, etc.) et les autres formes dont ne saurait rendre compte \**ἰαFov-*, \**ἰαov-*.

A. CUNY.

(1) Il est naturel que ce \**Ἰα* ne se soit pas conservé lui-même dans les parlars grecs. Il avait trop l'air d'un féminin tout en désignant un homme; il y avait trop forte contradiction entre la forme du mot et son sens. — On n'a, dans ce qui précède, tenu aucun compte du soi-disant vocatif *Ἰαov* artificiellement tiré du *ἰαovzū* de *Acharn.* 104 (cf. *Ἰατῶνzū*, *Aues.* 1678) et reproduit par Bailly (*Dict.*), mais ignoré du *Thesaurus* et pour cause. Même après allongement rythmique de l' $\alpha$ , \**Ἰαov* ne pourrait évidemment être que proparoxyton, comme \**ἰαov* avec l' $\alpha$  bref d'origine.

